

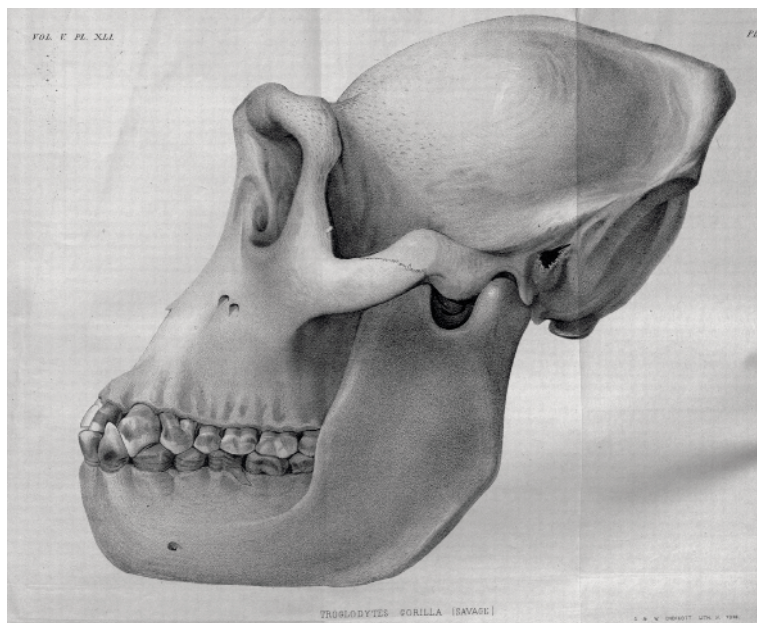
en 1758, dans la dixième édition de son *Systema naturae*, plaçait l'homme au plus près des grands singes dans le groupe des primates, Buffon éloigna le singe de l'homme, qu'il pensait à bien des égards plus proche du cheval, par exemple.

Pour lui, il ne fallait pas fonder la comparaison uniquement sur des caractères anatomiques: «Ainsi ce singe [le chimpanzé], que les Philosophes, avec le vulgaire, ont regardé comme un être difficile à définir, dont la nature étoit au moins équivoque & moyenne entre celle de l'homme & celle des animaux, n'est dans la vérité qu'un pur animal, portant à l'extérieur un masque de figure humaine, mais dénué à l'intérieur de la pensée et de tout ce qui fait l'homme [...]».

Mais c'était compter sans la fascination qu'exerçaient les grands singes et le mystère grandissant qui, depuis la publication du livre de Dapper, entourait l'existence d'un orang-outan ou pongo africain plus grand que le chimpanzé. Certes, on ne donnait plus de crédit scientifique aux simples récits: ces derniers devaient s'accompagner d'observations, de dessins, d'objets, bref d'autant d'éléments permettant de constituer une preuve de l'existence d'une nouvelle espèce. Mais nombre de terres étaient encore inexplorées et fertilisaient les fantasmes. Notamment, on prêtait aux grands singes le goût pour les femmes, qu'ils auraient enlevées, et la violence, exercée sur les hommes.

En effet, jusqu'au XIX^e siècle, on ne fréquentait essentiellement en Afrique que ses côtes pour les besoins du commerce. Les compagnies commerciales y avaient des habitudes depuis plusieurs siècles. Le Gabon, petit pays à l'échelle de son continent, était connu des Occidentaux pour son Fort d'Aumale, aujourd'hui Libreville: des baraquements, une présence militaire «légère» et un point de départ vers les factoreries – des commerces en pleine brousse où l'on trouvait de tout, notamment les ressources de la forêt. Bref, un endroit où l'on «trafiquait».

Au début du XIX^e siècle, avec le développement du commerce, des incursions de plus en



Le premier crâne de femelle gorille décrit par deux Occidentaux, le missionnaire et naturaliste américain Thomas Staughton Savage et le médecin et anatomiste américain Jeffries Wyman, en 1847.

plus profondes eurent lieu au-delà des côtes. Les voyageurs qui tentaient d'explorer plus avant l'intérieur des terres, cependant, étaient contraints par la végétation, le climat et la langue, et parfois l'hostilité des populations locales. C'est dans ce contexte qu'en 1817, l'Anglais Thomas Bowdich se lança à la recherche d'un grand singe africain que les indigènes locaux appelaient alors *ingena*.

LA LÉGENDE DE L'« INGENA »

Nommé secrétaire de la compagnie des commerçants d'Afrique, Thomas Bowdich voyagea plusieurs mois au Gabon cette année-là afin d'affirmer le contrôle de la région par les Britanniques. Glanées sur son chemin, des légendes locales rapportaient que l'*ingena* construisait des huttes de fortune, dormait sur leur toit et tenait encore ses petits dans les bras, même quand ces derniers étaient morts.

L'*ingena* intriguait, et la communauté naturaliste mondiale s'intéressait à cette hypothèse d'un orang-outan africain, mais Bowdich n'observa aucun *ingena* ni n'en rapporta de restes. Néanmoins, dans le récit de sa mission publié deux ans plus tard, il évoqua l'animal comme s'il l'avait rencontré: «Il y a de curieuses variétés de singes. Le sujet favori de nos conversations naturalistes, et le plus extraordinaire, était l'*Ingena*, comparé à l'Orang-Outan, mais bien plus grand en taille, généralement haut de cinq pieds [1,90 mètre] et quatre à hauteur des épaules.» Bowdich assura aussi qu'il était courant d'en voir dans la région de Kaylee et que les *ingena* tendaient des embuscades aux voyageurs pour les attaquer.

Les naturalistes s'intéressaient à l'hypothèse d'un orang-outan africain

Il fallut attendre trente ans avant les découvertes d'ossements de l'animal. En 1836, un premier indice avait bien créé l'émotion parmi les naturalistes. Un certain capitaine Thouret avait envoyé d'Afrique une peau de grand singe au Muséum du Havre (encore lui!), comme le raconta le naturaliste Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Mais celle-ci était arrivée incomplète – la peau des extrémités et de la tête manquait – et trop abîmée pour en tirer quoi que ce soit. On ne sait si cette peau fut détruite lors des bombardements du Havre en 1944 ou avant, à cause de sa préparation médiocre, mais elle disparut des registres du Muséum du Havre en 1852. Un indice supplémentaire de l'existence du gorille, donc, mais pas une preuve.

Ce sont un missionnaire américain et sa femme, Jane et John Leighton Wilson, qui, les

premiers, ont décrit des ossements inconnus au milieu du XIX^e siècle. Le Gabon était devenu un espace de commerce où cohabitaient Anglais, Français, Portugais et Américains, ces derniers représentés par des missionnaires. Les installations avaient perduré et le commerce s'était intensifié: on y vendait des esclaves, du caoutchouc naturel, des ivoires d'éléphant et d'hippopotame, de l'ébène et d'autres bois, etc.

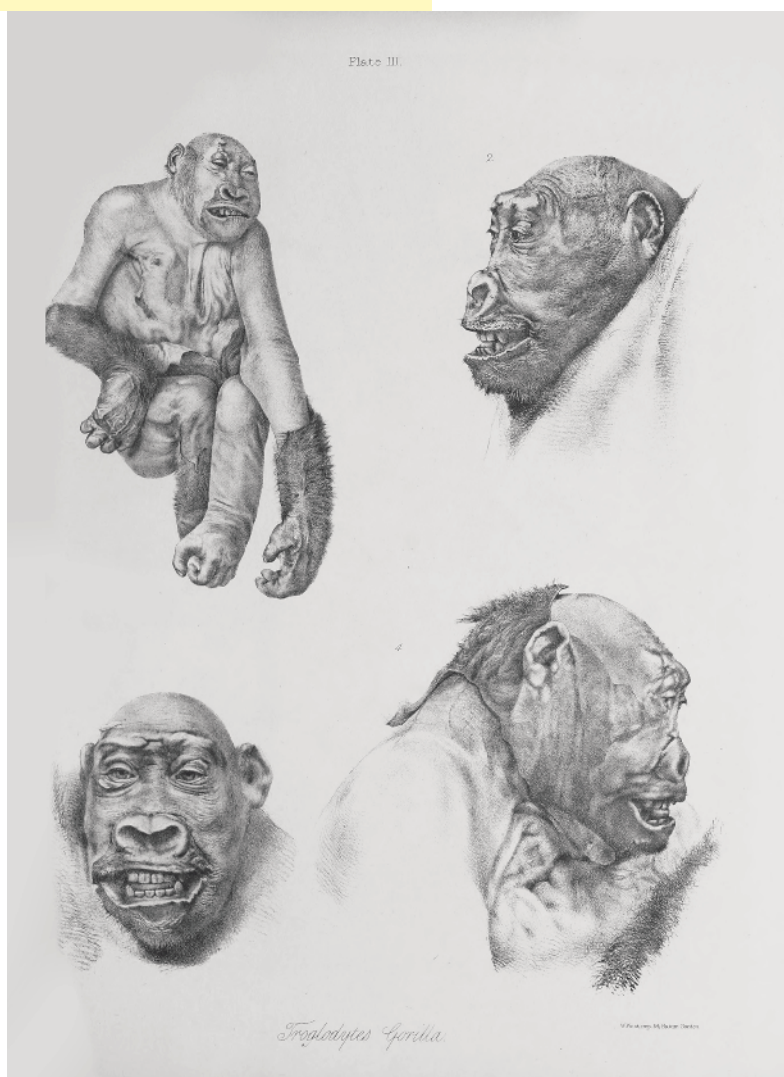
La forêt tropicale restait peu pénétrable sinon par les voies d'eau difficilement navigables. Le climat était hostile, les fièvres redoutables. Du fait de ces difficultés et d'intérêts essentiellement commerciaux, le cœur de l'Afrique équatoriale restait encore peu exploré. C'est dans ce contexte qu'en 1842, les époux Wilson ont fondé la mission de Baraka, en pays Mpongwe, près de l'actuelle Libreville. Le missionnaire américain s'intéressait aux langues, aux coutumes, à l'histoire de l'Afrique et à l'histoire naturelle. S'il ne se revendiquait pas naturaliste, il était excellent observateur. Il constata sur «un crâne qui semble être objet de craintes pour les populations locales» une crête sagittale très prononcée qui ne ressemblait à rien de ce qu'il connaissait.

À partir d'avril 1847, les Wilson accueillirent un autre missionnaire américain, le naturaliste Thomas Staughton Savage, en transit forcé au Gabon entre le Cap des Palmes (aujourd'hui le Liberia) et les États-Unis. Savage s'intéressait depuis longtemps aux chimpanzés et connaissait bien les caractères anatomiques des singes. Aussi le crâne que Wilson lui montra excita-t-il sa curiosité. Savage partit plusieurs fois en expédition pour tenter de voir, vivant ou mort, ce que Wilson avait appelé «gorille» en référence au récit du navigateur carthaginois Hannon, qui, durant un long périple visant à coloniser les côtes de l'Afrique occidentale commencé il y a environ 500 ans avant notre ère, avait nommé en grec «gorilla» un peuple velu rencontré sur son chemin (probablement des chimpanzés).

DES OSSEMENTS INCONNUS

Savage ne vit aucun gorille, mais rapporta, grâce à Wilson et à son implantation locale, plusieurs ossements permettant d'affirmer que ce crâne spectaculaire trouvé par Wilson était bien une nouvelle espèce de grand singe. Le 24 avril 1847, Savage écrivit du Gabon au naturaliste britannique Richard Owen, assistant du conservateur du Collège royal de chirurgie d'Angleterre, à Londres, car il souhaitait comparer les éléments en sa possession avec le squelette d'orang-outan se trouvant à Londres.

Déplorant par ailleurs ne pas avoir de contact à Paris, Savage s'adressa aussi à Jeffries Wyman, à Boston, qui avait étudié à Paris auprès du naturaliste Georges Cuvier et à Londres auprès d'Owen. Médecin et



Dans son *Mémoire sur le gorille* (1865), le naturaliste britannique Richard Owen rassemble les études qu'il avait menées sur différents spécimens depuis près de vingt ans, comme ce jeune mâle transporté du Gabon jusqu'au British Museum dans un tonneau rempli d'alcool et représenté d'après des photographies prises à son arrivée. Le gorille avait perdu une partie de ses poils et de sa peau.



Dans un des récits de ses *Explorations et aventures en Afrique équatoriale* (1863), l'explorateur français Paul Belloni Du Chaillu raconte avec verve comment, lors d'une chasse au gorille, un imposant mâle attaqua l'un de ses compagnons, le laissant pour mort.

L'enjeu était de décider si les grands singes étaient proches de l'homme

anatomiste, Wyman était un membre actif de la société d'histoire naturelle de Boston. Les deux hommes sympathisèrent et c'est devant cette assemblée qu'en août 1847, avant le retour de Savage aux États-Unis, Wyman annonça en leurs deux noms la découverte d'une nouvelle espèce de grand singe : l'*ingena* devint *Troglodytes gorilla*.

De retour à Boston, Savage poursuivit son travail avec Wyman. Les deux hommes mobilisèrent les collections à leur disposition – deux squelettes de chimpanzés qui se trouvaient dans le Cabinet de la société d'histoire naturelle de Boston, deux présents chez le naturaliste John Collins Warren, deux autres encore à l'Académie de sciences naturelles de Philadelphie, et enfin un en possession de Savage – afin de les comparer aux ossements de gorille rapportés par Savage (deux crânes mâles, deux crânes femelles, deux pelvis mâle et femelle, des os longs supérieurs et inférieurs et quelques vertèbres et côtes). Ces collections ont à ce jour presque entièrement disparu, probablement à l'occasion du déménagement des collections de la société d'histoire naturelle de Boston vers le musée de l'université Harvard, qui conserve encore l'un des crânes de Savage.

Il s'agissait de clarifier la position de l'animal au sein de la classification du vivant. Les naturalistes voulaient aussi s'assurer qu'il appartenait bien à une nouvelle espèce et, le cas échéant, nommer l'animal correctement selon sa place dans la classification. À Londres, cependant, Owen restait à l'affût. Le 22 février 1848, il publia un article en donnant un nouveau nom à l'animal : *Troglodytes savagei*, en hommage à son découvreur. On peut imaginer qu'Owen l'a renommé pour apporter sa pierre à l'édifice d'une découverte très importante pour l'époque.

Durant la décennie suivante, Owen mobilisa ses réseaux pour étudier davantage de spécimens. Des marins anglais passèrent le message et, bientôt, les restes de gorilles se mirent à affluer vers ses collections.

Au Muséum de Paris, Henri de Blainville, successeur de Cuvier à la chaire d'anatomie comparée, décrivit à son tour le gorille dans son *Ostéographie* en avril 1849, peu avant sa mort, grâce à un spécimen reçu d'un chirurgien. À cause d'une probable coquille ou erreur de typographie, « gorilla » devint « gesilla » à l'impression. Le gorille devint alors le *Pithecus gesilla*, d'après le terme « pithèque », utilisé dans l'Antiquité grecque et érigé en groupe pour la classification des orangs-outans par le naturaliste français Étienne Geoffroy Saint-Hilaire quelques années plus tôt.

De fait, ces débats sur la manière de nommer (la taxonomie), vifs en France à l'Académie des sciences en 1853, dépassaient une simple question de vocabulaire et de regroupement. Le véritable enjeu était de décider si l'on allait placer les grands singes (chimpanzé, orang-outan, gorille) à proximité ou non de l'homme.

« FÉROCITÉ, FORCE ET RUSE »

Dans le même temps, on ne savait rien de l'habitat et des mœurs de ce nouvel animal que l'on décrivait depuis les États-Unis et l'Europe. On restait avec un animal fantasmé, assez bien résumé par le propos de Paul Belloni Du Chaillu : « férocité, force et ruse ». Du Chaillu, un Français natif de la Réunion qui devint américain, fut l'un des premiers à explorer les forêts du Gabon et à en décrire les curiosités, lors de ses voyages à partir de 1855.

L'explorateur ne cacha pas son étonnement à la vue de ces êtres velus qui se tenaient debout, poussaient des hurlements caractéristiques et que l'on nommait les « hommes des bois ». Il se vanta d'être le premier à observer le gorille vivant, à le chasser et à le capturer. D'un physique résistant, habile avec les langues et d'un contact aisé avec les populations locales, il explora ardemment le cœur de la forêt gabonaise et rendit compte de ses chasses et de ses rencontres avec les Fangs, groupe ethnique tout aussi fantasmé que le gorille.